

## L'épreuve de l'autre

*Eric Landowski*

CNRS-FNSP

98 rue de l'Université, 75007 Paris, France

e-mail: eric.landowski@sciences-po.fr

**Abstract.** *Testing the other.* It is nowadays a commonplace of academic discourse on social sciences, especially when it comes to such disciplines as anthropology and semiotics, to oppose the old (and old-fashioned) methods of the “structuralists” to post-modern and post-structural epistemological attitudes. Structuralism, it is said, was based on the idea that it is possible to apprehend the meaning of cultural productions from an exterior and therefore objective standpoint, just by making explicit their immanent principles of organization. Today, on the contrary, a totally distinct approach of cultural productions would stem from the consciousness of a strict interdependence, or even of an identity in nature between subject and object at all levels of the process of knowledge, at least in the area of the humanities. However, such a crude opposition proves insufficient when one observes the effective practices of current research. The example here analysed is the account given by the American anthropologist Paul Rabinow of his first mission abroad: *Reflections on Fieldwork in Morocco*. The analysis, based on the use of a semiotic modelling of interaction, consists in exploring the variety of positions respectively adopted by the anthropologist and his informants according to circumstances and contexts. Four regimes are in principle distinguishable: programmatic, based on regularity and predictability of the actors' behaviour, manipulation, based on some kind of contractualization of their relationships, adjustment, based upon reciprocal sensitivity and various strategies permitting to both partners of the interaction to test one another, and a regime of consent to the unexpected or the unforeseeable. The main result of the analysis resides in the possibility of showing that at each of these styles of pragmatic interaction corresponds a specific regime at the cognitive level as well. This leads to stressing the complexity, if not heterogeneity, of the strategies of knowledge involved at various stages of anthropological research, from the collection of data to the cooperative production of new forms of understanding. Taking the risk of generalization, one might also consider the interactional device, which is here tested through the reading of P. Rabinow's report as a metatheoretical

model describing the various epistemological stances at work and at stake in the practices of research in social sciences at large.

## 1. En quête de l'objet

La sémiotique et l'anthropologie ont au moins ceci de commun, en tout cas dans leurs versions d'inspiration structurale respectives, que d'une part, sur un plan extrêmement général, elles ont en dernière instance l'ambition l'une et l'autre de cerner ce qui fait en même temps l'unité et la diversité des formes de l'entendement et de l'imaginaire humains, et que d'autre part la mise en œuvre de ce projet à long terme passe, pour l'une et l'autre, par le recours à des procédures d'analyse empirique appliquées à des objets ayant le statut, comme on dit en sémiotique, de "manifestations". Peu importe qu'il s'agisse de textes ou de pratiques (de "mythes" ou de "rites"), d'œuvres ou de produits de l'industrie humaine, de comportements individuels ou d'usages collectifs, de normes ou d'institutions, pourvu qu'il s'agisse de productions signifiantes présentant un caractère suffisamment concret ou articulé pour qu'elles se prêtent à la description. Encore faut-il fixer, parmi l'infinité des manifestations qui s'offrent, celles qu'on tiendra pour pertinentes dans la perspective d'une recherche déterminée. D'où un problème de base, en apparence purement pratique mais dont les implications sont cruciales dans les deux cas : pour la sémiotique, celui de la constitution du corpus, et pour l'anthropologie, celui du recueil des données. C'est lui qui va nous retenir dans ce qui suit.

Sur le plan méthodologique et technique, les questions à résoudre se présentent selon des modalités distinctes pour chacune des deux disciplines. Du côté sémiotique, elles ont trait aux conditions du choix et de la délimitation des textes-objets, ou bien, lorsque l'analyse porte non pas sur des textes mais sur des pratiques (comme c'est couramment le cas en socio-sémiotique), à la recherche de critères adéquats pour la clôture du champ d'observation. Du côté anthropologique, le problème concerne la définition de la conduite à suivre sur le terrain en vue de la collecte et de l'enregistrement des données. Mais c'est sur un second plan, d'ordre théorique ou même épistémologique, que surgissent les difficultés les plus ardues. On peut les formuler en gros dans les mêmes termes pour les deux disciplines. Elles tiennent au simple fait, aujourd'hui largement reconnu de part et d'autre, que ni les procédures concernant, en sémiotique, la délimitation d'un corpus

textuel ou la clôture d'un espace d'interaction pris pour objet, ni celles relatives à la constitution des données d'une recherche anthropologique ne constituent jamais des opérations neutres par rapport au travail d'analyse ou d'interprétation "proprement dit", qui, selon une vue de bon sens, devrait chronologiquement leur faire suite. Certes, pour analyser un corpus ou interpréter des données, il faut bien que les éléments à analyser ou à interpréter aient préalablement été recueillis. Mais comme leur sélection engage par elle-même une manière déterminée de découper le réel, elle constitue en fait déjà, à elle seule, l'équivalent d'une première analyse et d'une interprétation implicite.

Très souvent, le découpage du réel que le chercheur prend ou reprend alors, implicitement, à son compte n'est autre que celui que lui fournit spontanément son *informateur*. Ainsi, lorsqu'un sémioticien entreprend par exemple de développer une sémiotique de la "littérature" et, pour cela, décide d'analyser tel roman considéré comme un chef d'œuvre de l'art littéraire, que fait-il sinon identifier l'objet "littéraire" à partir des critères de reconnaissance en vigueur dans les milieux de l'enseignement ou de la critique ? En d'autres termes, il sélectionne son corpus en s'en remettant aux autorités informées, et non pas sur la base de critères sémiotiques — et pour cause, puisque par hypothèse, à ce stade, de tels critères n'existent pas encore ! Peut-être n'y a-t-il pas d'autre point de départ possible, mais il va de soi que le travail sémiotique proprement dit ne commencera que du moment où le chercheur tentera de substituer aux critères que lui livre son informateur social une définition de la "littéarité" qui relève de la conceptualisation *sémiotique*. Tâche de longue haleine, comme on sait ! A moins qu'il ne se propose, plus modestement, de rendre compte de la manière même dont la culture considérée construit la notion d'objet "littéraire" — auquel cas le sémioticien se montrerait sans doute plus proche de l'anthropologue que précédemment. Car la construction du savoir anthropologique, elle aussi, ou elle en premier lieu, s'effectue moyennant une relation dialectique complexe qui, tout en partant des catégories à l'aide desquelles l'*informateur* — lui de nouveau — décrit sa propre culture, vise à les dépasser en vue d'en rendre compte sur un plan théorique plus général.

Il est vrai qu'ici nous jouons un peu sur le sens du mot "informateur", mais on va le voir, ce jeu n'est pas gratuit. Dans la perspective sémiotique, il est convenu de désigner indifféremment par ce terme toute instance susceptible d'être constituée en source de savoir à

l'initiative d'un observateur quelconque ; dans ces conditions, même les choses inanimées — un paysage, la topographie d'une ville par exemple — ont vocation à tenir lieu "d'informateurs". Par leur simple apparaître, elles disent en effet quelque chose d'elles-mêmes dès que quelqu'un porte sur elles son regard. De la même façon, comme nous le savons d'expérience, notre visage joue à lui seul, indépendamment de nos intentions et souvent même à notre corps défendant, le rôle d'un informateur pour autrui dans la mesure où, que nous le veuillons ou non, chacun, de l'extérieur, peut y lire (en interprétant juste ou en se trompant, c'est une autre question) l'expression de nos états d'âme supposés. En revanche, en anthropologie — conformément à l'usage lexical courant —, le terme d'informateur ne s'emploie en général que pour désigner un type d'acteurs plus restreint, à savoir une classe de sujets dotés à la fois de compétence cognitive et d'intentions, et dont, en raison de leur statut et de leur position, d'autres sujets, à la fois cognitifs et intentionnels eux aussi, simples curieux ou enquêteurs professionnels, peuvent, dans certaines conditions, espérer la communication d'une partie du "savoir" qu'ils sont censés détenir.

C'est dans la tension qui joue entre ces deux acceptions de la notion d'informateur que se noue à notre sens le problème même de la construction de l'objet dans les deux disciplines considérées. On a là en effet l'esquisse de deux régimes épistémiques qui, bien que très différents et même opposés, imprègnent à divers degrés, l'un et l'autre, les pratiques de recherche de l'une et de l'autre. Les deux disciplines, on le sait, ne cessent effectivement de balancer entre une vision objectivante et une conception intersubjective de la construction du savoir. Dans le cadre classique d'une anthropologie ou d'une sémiotique à dominante structurale, le regard du chercheur, et lui seul, était censé prendre une part active à la construction de l'objet de connaissance, construction qui, selon cette optique, passe par la réduction de l'autre — de l'informateur — au statut d'un non-sujet. Non seulement le "sauvage" lointain (le primitif), mais aussi l'auteur, si soucieux soit-il de contrôler ce qu'il écrit, et plus généralement encore, l'acteur social, ne sait pas lui-même ce qu'il pense ou, en tout cas, ne connaît pas la raison de ce qu'il pense, et ce n'est pas à lui de rendre compte de ce qu'il fait. Seul le savant, fort de sa position extérieure, sera à même de (lui) révéler ce qu'il en est moyennant une analyse méthodiquement conduite des manifestations qu'il produit

sous la forme de textes, d'objets matériels, de comportements ou de pratiques, ou simplement de réponses aux questions qu'on lui pose.

La problématique alternative, qui, à la vérité, surtout en anthropologie, ne date pas d'aujourd'hui et n'est pas l'apanage des seuls "post-structuralistes", n'est pas moins prégnante. Elle se fonde sur l'idée que la compréhension de l'autre, ou du moins de ses manifestations, ne peut résulter que d'un dialogue — mieux, d'une véritable interaction — entre analysant et analysé. Il est vrai que cette option comporte un risque. C'est que, sous prétexte qu'au lieu d'observer l'autre de l'extérieur et à distance comme un objet l'analysant s'implique désormais dans une relation de type intersubjectif avec cet autre, il en vienne à oublier que son objectif ultime reste de rendre compte du sens des actions ou des discours de l'autre et finisse par ne plus se soucier que de ses propres réactions et états d'âme face à cet autre devenu, en somme, l'in-analysé. Ce serait réduire le travail de l'anthropologue ou du sémioticien à bien peu de chose que de substituer ainsi une démarche introspective aux procédures d'antan ! Mais une fois écartée cette éventualité, la vraie difficulté demeure. Elle consiste à essayer de définir une démarche dialectique (proche de la phénoménologie) qui permette de penser l'*interaction même* entre le "sujet" et l'"objet" — et plus précisément la manière dont leur face à face met l'un à l'épreuve de l'autre, non pas psychologiquement mais sur le plan de leurs principes respectifs de compréhension du monde (et donc de l'autre) — comme le lieu d'émergence d'un sens qui, n'appartenant en propre ni à l'un ni à l'autre, ne peut résulter que des modalités de leur rencontre. Ce qui revient ni plus ni moins à admettre qu'en deçà des questions de méthodes, c'est, autant que l'objet de la recherche, la nature même de la connaissance visée qui change, dans une certaine mesure, quand on passe d'un pôle de l'alternative à l'autre.

Cependant, les choses seraient trop simples si le choix se posait en termes aussi catégoriques. En réalité, il suffit de laisser de côté les proclamations de principe (dont beaucoup sont destinées surtout à conforter l'identité des écoles rivales), d'oublier les schématisations dramatisantes chères aux pédagogues et aux médias, et d'observer les pratiques effectives des chercheurs dans les deux champs disciplinaires pour constater que les deux conceptions ont beau s'opposer sur le plan des options épistémologiques fondamentales, elles cohabitent bel et bien sur le plan des démarches heuristiques, donnant lieu à toutes sortes de procédures d'enquête et d'interprétation à caractère

hybride. Autrement dit, il n'y a pas que nous qui nous permettions de jouer en même temps avec les deux acceptions du mot "informateur" ! Et si beaucoup d'anthropologues, de même qu'une certaine proportion (plus réduite) de sémioticiens se montrent aujourd'hui *à la fois* en quête de distance objectivante et conscients de leur propre implication dans la relation à l'objet, et par suite jouent eux aussi "sur les deux tableaux", ce n'est ni par goût du compromis ni par quelque faiblesse méthodologique. C'est bien plutôt, à ce qu'il nous semble, parce que la contradiction, ou en tout cas la tension entre les deux pôles de l'alternative fait partie des données constitutives de nos recherches. Certes, il est toujours possible de ne pas en tenir compte et d'opter pour l'un ou l'autre extrême. Mais c'est alors au prix d'un réductionnisme pire que le *statu quo* : fuite en avant vers un pur subjectivisme (le "déconstructionnisme"), ou au contraire régression vers un positivisme parfaitement "scientifique" mais stérile.

Loin de se réduire à un pur débat académique, le problème touche donc aux conditions mêmes et à la signification du travail de recherche. De plus, on voit qu'il concerne autant le sémioticien que l'anthropologue. Ceci nous incite à tenter de confronter deux travaux de réflexion émanant respectivement de l'une et de l'autre discipline et qui, l'un et l'autre, témoignent d'une vision dialectique — et non catégorique — des tenants et aboutissants du travail de recherche. Il s'agit d'une part de la "réflexion sur une enquête de terrain" menée par l'anthropologue Paul Rabinow (1988) dans *Un ethnologue au Maroc*, livre qui met en lumière la complexité des régimes de sens et d'interaction en jeu dans la construction d'une certaine forme de savoir à travers la rencontre avec l'autre, et d'autre part d'un modèle que nous avons nous-même élaboré en vue de penser — nous aussi, mais en termes sémiotiques et sur un plan théorique d'ordre général — l'articulation entre plusieurs régimes de construction du sens dans l'interaction (Landowski 2005).

## 2. Régimes d'interaction

Quelques mots tout d'abord à propos du modèle interactionnel que nous proposons. Il a été construit à partir du schéma narratif proposé par Greimas, et en le prolongeant<sup>1</sup>. Pour l'introduire, commençons par quelques généralités.

Quel que soit le projet à réaliser, la démarche à entreprendre, le problème à résoudre ou l'affaire à mener à bien, c'est un fait empiriquement constatable que chacun, dans la vie quotidienne et a fortiori dans les moments les plus graves, est enclin (en fonction de sa culture ou de quelque idiosyncrasie personnelle) à privilégier un *modus operandi* déterminé, un certain style d'action, une "stratégie" de préférence à telle ou telle autre. Beaucoup d'entre nous, par exemple, ne se sentant en confiance que dans un environnement bien ordonné et maîtrisé, rêveraient de pouvoir *programmer* le comportement des autres personnes aussi bien que l'ordre des choses de façon à s'assurer jusque dans le plus menu détail le contrôle du déroulement de la moindre opération dans laquelle ils se trouvent impliqués. D'autres, ne voyant partout que machinations et complots, pensent ne pouvoir arriver à leurs fins qu'en *manipulant* eux-mêmes, de manière aussi contournée que de besoin, ceux avec qui ils ont à traiter. D'autres encore préfèrent se fier à leur intuition, au flair, à leur capacité de sentir sur le moment même, en acte, les tenants et aboutissants d'une situation ou les dispositions intimes de ceux auxquels ils ont affaire, prêts à s'y *ajuster* et à en tirer parti en saisissant l'occasion "aux cheveux". D'autres enfin, écartant toute idée de plan, de calcul ou de syntonie avec autrui, croient plus sûr de s'en remettre tout simplement à leur bonne étoile, à la chance, et se contentent de se *croiser les doigts* en attendant quelque heureux accident que la providence aura décidé pour eux.

Autant de manières d'*être au monde* qui, tout en correspondant chacune à une manière spécifique d'appréhender ou de construire le "sens de la vie", se traduisent respectivement dans des styles de conduite différenciés sur le plan des interactions avec les objets, avec autrui, avec soi-même. Ces variantes comportementales relèveraient du simple donné psychologique et nous n'aurions rien de mieux à

---

<sup>1</sup> Pour une présentation des éléments de base de la grammaire narrative, cf. Greimas, Courtés (1979), en particulier les entrées "Narrativité", "Sujet", "Syntaxe narrative".

faire que de les constater si les régimes de sens et d'interaction auxquels elles renvoient ne s'articulaient eux-mêmes les uns aux autres en fonction de principes structurels qui ne doivent rien à la psychologie mais se révèlent sémiotiquement analysables.

Pourtant, parmi ces divers régimes de sens et d'interaction qui nous sont intuitivement familiers, il se trouve que la sémiotique narrative n'en avait jusqu'à présent reconnu et thématisé que deux : d'un côté, "l'opération", ou action programmée sur les choses, et de l'autre, la "manipulation", entre sujets. En reprenant les définitions classiques de ces deux régimes, il n'est pas difficile de faire apparaître que le premier est fondé sur un principe général de *régularité* — principe qui, manifesté en surface par l'immutabilité des rôles assignés aux protagonistes de l'action, garantit (en principe) l'efficacité de nos interventions sur le monde environnant —, et que le second a quant à lui pour base un principe d'*intentionnalité* dont la mise en œuvre suppose elle-même la reconnaissance réciproque des partenaires de l'interaction en tant qu'actants sujets dotés de "compétences modales" (du type vouloir, croire, pouvoir, etc.) sans cesse changeantes. C'est ainsi que la grammaire narrative a mis à l'honneur la figure du *manipulateur* et, plus accessoirement, celle du *programmeur*.

En revanche, ni le sujet confiant dans sa capacité de sentir *in vivo* les potentialités d'une situation, de tourner à son avantage la propension des choses ou des gens, de saisir et d'exploiter à l'improviste le *kairos* — baptisons-le l'*opportuniste* —, ni le *fataliste* décidé à s'en remettre coûte que coûte au seul hasard, ne trouvaient de place dans ce cadre. L'observation de l'interaction, et d'abord l'expérience même que nous en avons, nous obligeaient pourtant à les prendre eux aussi en considération. Pour pouvoir analyser tant soit peu exhaustivement l'éventail des régimes de construction du sens qui sous-tendent la diversité des pratiques relationnelles effectives, il était par conséquent nécessaire d'enrichir le modèle. D'où notre initiative d'introduire à côté des deux régimes "standards" déjà mentionnés — et qui, en perdant leur monopole, ne perdent pour autant rien de leur pertinence — deux régimes d'interaction complémentaires fondés, respectivement, sur un principe de *sensibilité* et sur un principe d'*aléa* : le régime de "l'ajustement" à l'autre, quel qu'il soit, et celui de "l'assentiment" aux décrets du sort (Fig. 1).

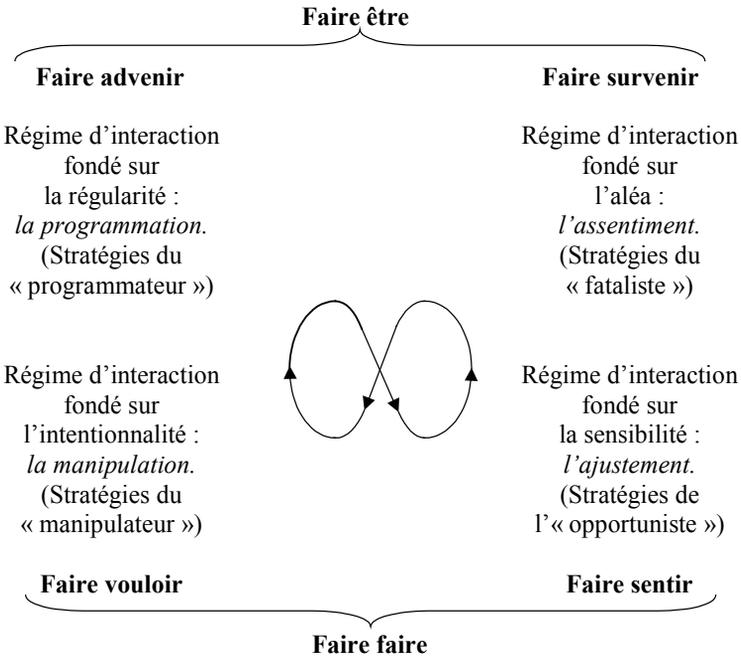


Figure 1. Quatre régimes de sens et d'interaction.

Formant système et ayant par suite vocation à s'articuler et à se combiner entre elles, les quatre formules auxquelles nous aboutissons de la sorte permettent à notre sens de rendre compte de la variété et du caractère le plus souvent composite, hybride ou polyvalent des pratiques interactionnelles observables sur les terrains les plus divers, y compris celui de la construction de l'objet de connaissance dans nos disciplines à vocation scientifique.

A l'intérieur de ce dispositif, quelle pourrait alors être la place de l'ethnographe ? Celle d'un habile manipulateur ? D'un subtil opportuniste ? Quoi encore ? Ou bien, étant donné que ce modèle typologique fait en même temps fonction de diagramme topologique (ce que le tracé orienté de l'ellipse a pour but d'indiquer), quels pourraient être les parcours que l'enquêteur y effectue, amené qu'il doit probablement être à changer de position — à passer d'un régime à un autre — au gré des circonstances ou en fonction des contextes ? Plus largement, dans

quelle mesure les stratégies relationnelles définies par la syntaxe du modèle, et les postures que chacune implique face à l'Autre, permettent-elles de rendre compte de niveaux spécifiques, de conceptions particulières ou de moments déterminés touchant à la praxis ethno-anthropologique en tant que quête de savoir ? — C'est pour tenter de répondre, au moins en partie, à ce genre de questions que nous nous appuyerons maintenant sur la lecture du livre déjà cité de Paul Rabinow, dont l'intérêt tient pour nous en premier lieu au fait qu'il se situe à mi-chemin entre le récit d'une "expérience vécue" et la réflexion d'ordre épistémologique — ou mieux, qu'il réussit à articuler très finement ces deux volets.

### 3. Un épistémologue en acte

Au fil de la narration, l'auteur — ou plus exactement le narrateur, tel qu'il se met lui-même en scène — rencontre toute une série d'informateurs potentiels. Avec quelques-uns d'entre eux, la rencontre tourne vite au fiasco : ils ne font pas l'affaire. Ce n'est pas une raison pour nous de les ignorer. D'abord, la confrontation entre le texte de Paul Rabinow et notre modèle serait biaisée si nous ne prenions en compte que quelques éléments du premier en passant les autres sous silence. Et qui plus est, il se trouve que dans le cadre même de ce modèle, le repérage des compatibilités et des incompatibilités entre régimes distincts nous permet d'esquisser aussi une théorie de l'erreur stratégique, du quiproquo, bref, de l'*interaction manquée*. Commençons donc par les échecs et les rencontres avortées.

Richard, Ibrahim, Mekki : autant de déceptions pour "M. Paul", le narrateur, notre héros. Leur principe commun est simple et immédiatement déductible de la petite combinatoire que le modèle invite à construire. Pour qu'il y ait interaction, il faut évidemment, au minimum, qu'il y ait deux parties ; si nous postulons que chacune d'elles privilégie nécessairement un régime de sens et un mode d'interaction déterminé (soit de façon générale, soit dans une situation concrète particulière), nous pouvons obtenir déductivement une série de *schèmes de rencontre* virtuels (au nombre de seize, pour être précis) simplement en inventoriant toutes les combinaisons possibles deux à deux entre le style stratégique qu'adopte l'un des actants et celui — identique ou différent — qui guidera l'action en réponse de l'autre

actant. On peut prévoir qu'il résultera de chacun de ces schèmes des effets de sens distincts, et en même temps des effets pragmatiques diversifiés, du succès presque garanti à l'échec assuré.

Sans entrer dans le détail d'un tel calcul, admettons par exemple, pour la commodité du raisonnement, que pour que les conduites d'un adepte du régime de la programmation aient le plus de chances de succès sur le plan pragmatique, il faille (et probablement il suffise) qu'elles aillent à la rencontre d'un partenaire lui-même déjà programmé (tel un ordinateur) ou, pour le moins, "programmable" (comme le chien de Pavlov) ; que, de même, un manipulateur, pour être sûr de réussir, ait besoin d'interlocuteurs qui soient eux-mêmes tant soit peu "manipulables" ; et ainsi de suite. De telles concordances n'ont sans doute rien d'exceptionnel ; cependant, comme on ne choisit pas toujours à qui on a affaire, il se peut tout aussi bien qu'elles fassent défaut. Qu'advient-il alors, quand un programmeur devra faire face à un fataliste, à un opportuniste ou à un manipulateur ? Ou réciproquement. On doit s'attendre à ce que des déconvenues de types qualitativement différenciés apparaissent en pareils cas, en fonction de la diversité des types de mal-appariements possibles entre les régimes auxquels se soumettent respectivement chacune des deux parties.

Les infortunes de M. Paul procèdent systématiquement d'un de ces divers cas prévisibles, toujours le même. En bon ethnographe, il n'est pas disposé à se contenter d'informations figées dans des discours de convention qui lui paraîtraient pré-programmés par le milieu ambiant. Malheureusement, Richard, la première personne avec qui il entre en contact, ne sait que lui répéter indéfiniment les mêmes clichés sur la vie locale. Ibrahim, ensuite, avec qui il compte s'initier à l'arabe, a beau être fier de sa langue, son enseignement ne dépasse pas la récitation de listes de vocabulaire trouvées dans un vieux manuel. Quant à Mekki, faute du moindre recul par rapport à son propre univers social et culturel, il reste prisonnier de schémas dogmatiques et convenus. Au bout de peu de temps, l'ethnologue se rend compte qu'il serait vain d'espérer entraîner de tels interlocuteurs vers le genre d'échanges intellectuels qu'il recherche, que ce soit en essayant de les manipuler ou de s'ajuster à eux : ce ne sont, en tout cas en ce qui concerne leurs rapports avec un visiteur étranger de son genre, que des non-sujets, des acteurs au comportement étroitement *programmé*.

Or, de toute évidence, ce qui peut être communiqué entre deux interlocuteurs dépend du régime de rapports que chacun d'eux est en

mesure de mettre en œuvre face à son partenaire du moment. Que l'un ou l'autre d'entre eux — ici, c'est l'informateur, mais ailleurs cela pourrait être aussi bien l'enquêteur — s'enferme dans le cadre d'une programmation discursive déterminée, aussitôt cela affecte le statut de l'information transmise et, d'un point de vue anthropologique, sa valeur. Un "bon" enquêteur devrait donc être capable au moins de deux choses : de repérer les réponses préfabriquées qu'on lui adresse, et de trouver (lorsque c'est possible) le moyen de substituer aux rapports intersubjectifs de convention que sa posture professionnelle tend à susciter un régime d'interaction plus ouvert qui lui permette d'obtenir de la part de l'enquêté un discours plus libre et par suite, avec un peu de chance, plus éclairant. — Réciproquement, un "bon" informateur ne saurait être au fond que celui qui, capable premièrement de reconnaître les *questions* préformatées que se croirait en devoir de lui poser un ethnographe trop bien programmé (par exemple, trop enclin à suivre à la lettre les manuels de méthode et les guides de comportement sur le terrain), saurait ensuite comment amener son interlocuteur — l'enquêteur — à se poser à lui-même des questions moins rebattues et à lui en adresser, à lui l'enquêté, de moins ennuyeuses et peut-être, du coup, de plus judicieuses.

Nous ne retiendrions pas l'idée, un peu impertinente bien que rigoureusement logique, d'une telle inversion des rôles si le récit de Paul Rabinow ne soulignait lui-même à quel point l'enquêteur a besoin d'une participation active de l'enquêté pour que l'échange devienne fructueux. Voyons à cet égard ce qu'il en est des rencontres du narrateur avec Ali, Rashid puis Malik, et finalement Driss ben Mohammed.

"Ali était un informateur remarquable". Le texte le décrit comme un homme de caractère, à l'esprit et au comportement très libres (à tel point qu'il s'en trouve socialement marginalisé), et toujours plein d'initiative. C'est presque un petit bandit ! "M. Paul" lui doit néanmoins beaucoup, y compris sur un plan à première vue extra-professionnel. Guidé par lui, il passera "la plus belle journée" qu'il lui fut donné de passer au Maroc (Rabinow 1988: 64-70). Ce jour-là, Ali ayant eu l'idée de l'inviter à l'accompagner pour une promenade en montagne avec deux de ses amies, il se laisse entraîner dans une "expérience étonnante" à la faveur de laquelle il va perdre peu à peu, avec ravissement, tous ses repères habituels :

Je ne voyais pas du tout où nous allions [...] ; de temps à autre, je m'avisais que les séquences n'obéissaient à aucune cohérence, que les orientations et les relations causales étaient fautives [...] ; je sentais une jubilation croissante, comme si nous abandonnions aussi toute inhibition personnelle, toute convention sociale.

En un mot, “c'était l'aventure”. Aucune norme ordinaire de conduite, aucune programmation du temps, de l'action, du discours n'a plus cours : notre héros se trouve transporté dans un monde aux antipodes de la régularité rassurante du quotidien, un monde du tout-est-possible, de l'accident heureux auquel il consent par avance : “nous nous laissons simplement porter par le flot des événements”. On ne saurait mieux illustrer ce que nous appelions plus haut le régime de l'*assentiment* à l'aléa.

Le “sentiment d'euphorie et d'amicale complicité” éprouvé ponctuellement à l'occasion de cette idyllique journée “d'aventure” par les deux compères (qui n'en restent pas moins, l'un vis-à-vis de l'autre, “l'ethnologue” et son “informateur”) contribuera à renforcer entre eux un lien déjà établi au fil du temps dans le cadre d'un autre régime, plus prosaïque, celui de la *manipulation* réciproque. Le récit ne donne guère de précisions sur la manière dont l'ethnologue obtient au jour le jour la coopération d'Ali. Il se borne à évoquer les motivations générales, “surtout pragmatiques” selon lui, qu'il lui suppose, et qui, d'ailleurs, seront les mêmes par la suite dans le cas, par exemple, de Malik ou de Rashid : en échange de leur travail, ils comptent sur un petit revenu, éventuellement quelques menus services (à un moment donné, M. Paul servira de chauffeur à pratiquement tout le village) et un certain gain de prestige devant leur entourage (surtout pour Rashid, qui “se pavane dans la notoriété acquise par son travail avec l'ethnologue”).

A ce style de relations interpersonnelles correspond de nouveau une délimitation assez précise de la nature et la valeur de l'information recueillie par l'ethnologue. Avec Rashid, et plus encore avec Malik — dans son cas, ce régime d'échanges prendra la forme d'un véritable contrat, renouvelable de mois en mois —, la collaboration ne dépassera que difficilement les limites d'un travail “assez mécanique” portant sur des tâches “bien délimitées” tels le tracé des généalogies, la description du régime foncier, du réseau d'irrigation ou du système de parenté. Autrement dit, on reste alors dans le cadre d'une épistémologie objectivante très classique, et cela, apparemment, dans la mesure

même où l'interaction s'inscrit strictement dans le cadre de rapports contractuels. Mieux, plus ces rapports sont formalisés, plus le cadre épistémologique du travail d'enquête mené à deux paraît étroit.

Au contraire, avec Ali, c'est un lien d'affinité réciproque, d'ordre purement "amical", qui, malgré des brouilles passagères, va se nouer et s'épanouir sur la base de "relations de réciprocité libres et sans contraintes, relativement non définies". Dans ce cadre, Ali apportera à l'ethnologue une aide décisive pour l'approfondissement de sa problématique. Dans les termes de notre modèle, cette nouvelle forme de relation nous fait passer du régime de la manipulation à celui de l'*ajustement*, régime plus risqué où l'interaction se joue souvent à la limite de l'accident. Ali s'y révèle excellent, et l'ethnographe assez bon à l'occasion d'un incident qu'il nous faut résumer (Rabinow 1988 : 48–55).

Ali, une fois de plus, avait invité M. Paul à l'accompagner, maintenant à un mariage. Il lui avait promis qu'ils ne s'y attarderaient pas trop longtemps. Mais la promesse ne sera pas tenue : une fois sur place, tandis que la fête se prolonge tard dans la nuit, l'ethnologue attend, se morfond, s'irrite de plus en plus à mesure que les heures passent. Après quoi, enfin sur le chemin du retour, au volant, il boude. "Es-tu heureux ?" lui demande d'abord Ali. Puis, insistant : "Mais pourquoi es-tu malheureux ?" Et finalement, à trois reprises, la dernière en ouvrant la portière et menaçant de sauter en marche : "Si tu es malheureux, alors je m'en retourne à pied". L'ethnologue arrête la voiture, le laisse descendre, repart sans lui — la mort dans l'âme : la brouille va-t-elle être définitive ?

En termes narratifs, la provocation, dont on a ici un bon exemple, constitue une des figures répertoriées de la manipulation. Elle joue sur les connotations dévalorisantes de l'image que le manipulateur prétend se faire de celui qu'il cherche à manipuler, l'idée étant que le second accomplira le programme voulu par le premier dans le but de lui prouver (et peut-être de se prouver) qu'il n'est pas si incapable, si faible, si lâche ou si mauvais que l'autre le croit ou fait semblant de le croire. Mais en l'occurrence, Ali ne cherche à faire faire par M. Paul rien de particulier, et certainement pas à obtenir qu'il le fasse descendre de sa voiture. En le mettant au défi de l'abandonner en rase campagne, il ne vise aucun objectif d'ordre pragmatique. Son seul but, comme le dit à deux reprises le narrateur, est de "mettre à l'épreuve" son interlocuteur, de mesurer son degré de résistance, de l'évaluer en

tant que partenaire d'une interaction qui pourra ou bien s'arrêter là si l'autre ne se montre pas à la hauteur, ou bien, au contraire, prendre un nouveau départ s'il se révèle capable de répondre adéquatement à son geste.

Un peu par hasard, il se trouve que la fermeté dont l'anthropologue témoigne par sa réaction constitue précisément la bonne réponse — la réponse juste — du point de vue de son partenaire. Par son intransigeance, M. Paul permet en effet à Ali de sentir qu'il a face à lui un homme, si on peut dire, de sa propre trempe. La manipulation, qui n'était en l'occurrence qu'une sorte de leurre — qu'un procédé tactique subordonné à une fin stratégique le dépassant —, n'aura donc servi, ici, qu'à tester la possibilité d'un *ajustement* entre deux hexis, deux manières d'être-au-monde<sup>2</sup>. “Dans une autre situation, peut-être mon geste se serait-il révélé irréparable. Mais au Maroc, jouer avec le feu est chose usuelle, quotidienne, et en user avec finesse une nécessité vitale”. Il n'y a, à vrai dire, pas qu'au Maroc qu'il faille “jouer avec le feu” pour que deux sensibilités, deux tempéraments ou même deux esprits (pour peu qu'ils soient un peu vifs) parviennent à s'ajuster l'un à l'autre. L'acceptation du risque de catastrophe, l'assentiment anticipé à l'accident éventuel, représentent au contraire d'une manière générale une donnée constitutive de ce régime où, par construction, les potentialités de l'interaction ne se révèlent pleinement qu'au seuil de la rupture possible entre les protagonistes. Toujours est-il qu'à la suite de cet affrontement qui aurait pu tourner à la catastrophe, loin de se distendre, les liens entre les deux hommes se resserrent : “nous fûmes depuis lors les meilleurs amis du monde”. Et cela n'est pas sans conséquences sur le plan de la conduite de l'enquête ethnographique : “Ce fut seulement après cet incident qu'Ali commença à me révéler deux aspects de sa vie qu'il avait précédemment dissimulés”.

Cependant, la tâche d'un ethnographe n'est pas simplement d'établir de bons rapports avec ses informateurs, ce qui reviendrait au fond, de sa part, à payer de sourires les “révélations” ponctuelles qu'on voudrait bien lui faire. Ce qui importe davantage, c'est le fait qu'ici encore une fois, le passage d'un régime de sens et d'interaction à un autre va de pair avec un saut qualitatif concernant aussi les modalités

---

<sup>2</sup> Le narrateur relève aussi, en passant, une autre tactique coutumière chez Ali pour “sonder l'autre” : son humour, “plus explosif et personnalisé” que les “plaisanteries mesurées” auxquelles s'en tiennent les autres informateurs.

de l'interaction entre enquêteur et enquêté sur le plan *cognitif* lui-même. A partir du moment où deux partenaires ont, comme Ali et son chauffeur du jour, éprouvé qu'il leur est possible de "s'entendre" par ajustement sur un plan en quelque sorte existentiel, il y a des chances pour que s'ouvre plus facilement entre eux la possibilité d'interagir positivement dans des termes comparables également sur le plan intellectuel. C'est ce que le narrateur confirme : "avec Ali vint à émerger un terrain d'entente et d'expériences communes aménagé grâce à nos efforts mutuels, un domaine du sens commun". Et la forme même de leur confrontation, où chacun, par de petites provocations, sonde l'autre et le pousse à se dépasser, est identique sur les deux plans. Au fil de leur travail de réflexion sur ce qui les rend chacun autre vis-à-vis de l'autre en même temps que face à la réalité sociale et politique qu'ils ont prise en commun pour objet, chacun se trouve tour à tour "perturbé dans sa démarche usuelle", tout comme chacun avait été troublé par le geste de l'autre dans l'incident du mariage. Sur le plan affectif et psychologique comme sur le plan intellectuel, l'ajustement est un processus "dialectique" selon l'acception même de ce terme sous la plume de Paul Rabinow : "ni le sujet ni l'objet n'y demeurent statiques".

Dans le cadre contractuel caractéristique du régime de la manipulation, une certaine quantité d'information était fournie à l'ethnographe à proportion de ce qu'il était susceptible de proposer en échange. Régulé sur le mode du donnant-donnant, un tel système avait vocation à porter essentiellement sur des transferts d'objets, les uns cognitifs, les autres non (de l'argent, des services, des cadeaux), mais tous à caractère discret et d'une valeur de préférence quantifiable. En revanche, sous le régime de l'ajustement, ce qui est en jeu n'est plus la transmission d'informations moyennant juste contrepartie mais la production même d'une forme de connaissance toute différente puisque, loin de préexister — comme une marchandise en stock — à la passation d'un contrat entre les partenaires de la communication, elle doit être construite par eux-mêmes, ensemble, en sorte que s'il parviennent effectivement à la construire, elle n'existera finalement que comme le fruit de leur coopération. Il ne saurait par conséquent plus être question ici d'une quelconque phase de "recueil" de l'information à considérer comme distincte du travail "d'interprétation". En fait, il n'y a même plus de "données" à proprement parler mais, selon les termes de Paul Rabinow, un pur "rapport d'interaction entre enquêté et en-

quêteur”. La forme de savoir anthropologique qui peut se constituer dans l’espace de ce rapport sera par construction plus proche de la compréhension phénoménologique que d’une problématique de l’information et de son traitement.

On comprend ainsi que ce soit à Ali, ce maître de l’ajustement, que le narrateur déclare en conclusion devoir son “appréhension de la culture marocaine dans son immédiateté, en tant qu’expérience vécue”. Pourtant, c’est finalement avec Driss ben Mohammed que le narrateur nous dit avoir ressenti la possibilité “d’aller plus loin” qu’avec tous ses autres informateurs. Avec lui, l’expérience de terrain devait atteindre des “profondeurs affectives et intellectuelles nouvelles”. Il n’est pas facile, à la lecture du court chapitre final, consacré précisément à cette ultime rencontre, de déceler exactement ce qui, aux yeux du narrateur, en fait l’expérience la plus riche de toutes. On y retrouve l’ensemble des composantes relevées au fil des développements précédents : l’aléa et la programmation, posés comme deux contraires : “Au hasard, sans projets ou programmes concertés [...] nous eûmes une série de conversations à bâtons rompus” ; la manipulation, évoquée également en négatif : “Ben Mohammed n’avait pas peur de moi [...], il ne chercha pas non plus à tirer profit de moi (il refusait presque tous les cadeaux)” ; et pour finir, par dessus tout, l’ajustement.

Or la profondeur exceptionnelle de cette amitié ne tiendrait-elle pas, précisément, à la forme particulière — sublimée ? — d’ajustement intellectuel auquel parviennent les deux hommes, une forme qui se déploie apparemment dans un pur rapport “d’esprit à esprit”, comme libéré du contexte social immédiat ? Tous les autres informateurs étaient fortement influencés, jusque dans leur manière de penser, par la pression de leur milieu. Mekki, exemple type du locuteur programmé, qui avait été “littéralement imposé” à l’ethnologue par le village, parle une sorte de langue de bois. “A cela, nul remède”. Malik, bien que l’esprit beaucoup plus délié, n’a pas non plus une parole libre : conservateur, affectivement très solidaire de son groupe, il se laisse au fond manipuler par la communauté : “il était le parfait représentant de l’orthodoxie”. A l’opposé, Rashid et, plus nettement encore, Ali, sont tous deux “en position de porte-à-faux” par rapport à la vie villageoise, en sorte que leurs discours de “rebelles” et leur côté “aventureux”, délibérément cultivés pour s’opposer à la communauté, en sont d’une certaine façon le reflet : ils restent ainsi, malgré eux, inexorablement

“imbriqués dans le réseau de leur propre univers local”. Les rencontres avec Driss ben Mohammed échappent à tout cela. Elles se déroulent loin des routines programmées du quotidien aussi bien qu’à l’écart des manipulations clochemerliennes. Et, tout imprégnées d’une sorte de sérénité bucolique, elles ne laissent aucune part à l’attente d’événements aléatoires ou providentiels. “Nous étions assis à flanc de coteau sous les figuiers, une paire d’amis passant ensemble un brûlant après-midi d’été sous un ciel sans nuages” : espace idéal pour une recherche conçue comme forme de vie à la fois intérieure et partagée, un peu à la manière socratique : “deux sujets connaissants, confrontés l’un à l’autre”.

Sur cette scène, le livre, ou plutôt le *récit*, s’achève. Car la partie narrative est encadrée par deux morceaux d’une autre nature : une conclusion de l’auteur, qui tire la “morale” — anthropologique — du récit, et (dans l’édition française) une préface de Pierre Bourdieu, qui statue — magistralement — sur le tout. Entre les deux, donc, le discours de “M. Paul”, à la fois narrateur et héros à la Ulysse (“Je quittai Chicago [...]” ... “[...] j’étais de retour” — Rabinow 1988: 15 et 133). Qui est donc, finalement, ce “je” auquel la parole est déléguée ? Un pur simulacre, rendu crédible par la magie d’une écriture habilement tournée ? Cela est possible mais peu importe. A la limite, il n’y a peut-être même jamais eu aucun “ethnologue au Maroc” du nom de M. Paul ! Peut-être que toute cette aventure n’est que fiction et que “Paul Rabinow” — ou celui qui se donne ce nom sur la couverture — n’est qu’un bon faiseur de roman. En ce cas, et c’est ce qui importe, le roman est bon, à deux points de vue. Esthétique, car il se lit agréablement. Et à proprement parler, scientifique, parce que, fictif ou non, le texte met en scène le travail même d’une recherche : M. Paul, simple être de papier ou véritable ethnologue au Maroc, est dans tous les cas un authentique *épistémologue*, et qui plus est, *en acte*. De ce point de vue, l’expérience rapportée en son nom, quel que soit le statut énonciatif qu’on voudra lui attribuer, revêt en elle-même une portée tout à fait générale, et c’est à cela que tient sa valeur.

A chacun des régimes d’interaction par lesquels passe la quête d’intelligibilité qui nous est contée correspond un régime de savoir différent. D’un de ces régimes à l’autre, le caractère *inter-actif* du processus de connaissance est très inégalement marqué. Quand l’ethnographe a affaire à un locuteur programmé (qui ne sait que réciter sa leçon), c’est à l’enquêteur et lui seul qu’il revient d’agir, et encore

bien peu puisqu'au fond son rôle se limite alors à enclencher (selon une sorte de schéma stimulus-réponse) la récitation par l'enquêté d'un discours déjà tout prêt. Et si au contraire l'ethnographe lui-même était trop "programmé", si par exemple il n'avait appris à voir en l'autre que l'image qu'en donne sa propre culture, il aurait encore moins à interagir avec ses informateurs puisqu'il lui suffirait alors de les observer du dehors pour retrouver en eux tout ce qu'il en savait déjà avant de les rencontrer<sup>3</sup>. C'est aussi à une relation à coefficient interactif très faible, ou même nul, que donne lieu le régime de l'aléa : à la limite, l'enquêteur n'a ici rien de mieux à faire que d'attendre patiemment la révélation providentielle, l'illumination que l'autre, sans le vouloir ni même probablement le savoir, lui procurera par accident, sans que rien lui ait été demandé (Greimas 1979).

Il y a en revanche interaction au sens plein du terme dans les deux autres configurations. Entre manipulateur et manipulé, la transmission du savoir s'inscrit dans un cadre à la fois contractuel, où chacun a à défendre ses intérêts propres, tant pragmatiques que cognitifs, et dialogique, où les réponses de l'enquêté sont fonction de la pertinence des questions de l'enquêteur ; le savoir est donc cette fois l'enjeu de toutes sortes de stratégies : on se persuade, se dissuade, on cache, on feint, on menace, on promet, on provoque. Mais ces interactions ne sortent pas d'un cadre fonctionnel — on manipule *pour* savoir —, et le savoir qu'elles ont pour enjeu reste en quelque sorte extérieur à l'interagir lui-même. Au contraire, les deux aspects, connaissance et interaction, se rejoignent et même finissent par se confondre dans la dynamique de cette sorte de danse de l'interlocution qu'engage le processus de l'ajustement mutuel : sous ce dernier régime, c'est le processus même de reconnaissance réciproque dans le mouvement de la pensée qui a valeur de découverte.

Notre propos n'était certes pas, au départ, d'enfermer l'ethnologue (ni a fortiori le sémioticien) dans l'une ou l'autre des cases d'un modèle prédéfini ! Telle est encore moins notre intention à l'arrivée. Au contraire, la manière dont le texte analysé conduit à préciser les conditions de fonctionnement, les implications et les limites respectives de chacun des régimes inventoriés, mais aussi les interférences ou

---

<sup>3</sup> Cf. Landowski 1997, en particulier le chapitre *Voyageurs et passagers* (99–109).

les chevauchements qui complexifient leurs rapports, nous invite surtout à enrichir le modèle.

## Рéférences

- Greimas, Algirdas Julien 1979. Des accidents dans les sciences dites humaines. In: Greimas, Algirdas Julien, et Landowski, Eric (éds.), *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*. Paris: Hachette.
- Greimas, Algirdas Julien; Courtés, Joseph 1979. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris: Hachette.
- Landowski, Eric 1997. *Présences de l'autre*. Paris: Presses Universitaires de France.
- 2005. *Les interactions risquées*. (Nouveaux Actes Sémiotiques 101/103.) Limoges: Pulim.
- Rabinow, Paul 1988. *Un ethnologue au Maroc*. (Traduit par T. Jolas. Préface de Pierre Bourdieu.) Paris: Hachette. [Original edition — 1977. *Reflections on Fieldwork in Morocco*. With a foreword by Robert N. Bellah. Berkeley: University of California Press.]

## Испытание Другого

В современном академическом дискурсе социальных наук, особенно в таких дисциплинах, как антропология и семиотика, стало традицией противопоставление старой (и устаревшей) методики структуралистов и эпистемологических высказываний постмодернистов и постструктуралистов. Структурализм по утверждению зиждется на идее, что, объяснив внутреннее строение продукта культуры, возможно понять его значение с внешней (и, следовательно, объективной) точки зрения. По крайней мере, гуманитарные науки в настоящее время подходят к явлениям культуры с совершенно противоположной стороны, остро сознавая взаимозависимость всех явлений культуры.

Все же такая простая оппозиция оказывается недостаточной в контексте современных практик научной деятельности. В настоящей статье в качестве примера приводится описание американским антропологом Полом Рабиноу своего первого исследовательского путешествия за границу: *Reflections on Fieldwork in Morocco*. Анализ опирается на семиотическую модель общения, которая конструируется путем изучения разных позиций, занимаемых антропологом и его информантами в разных контекстах и ситуациях. Можем выделить четыре главных режима: (1) программирование, которое

основывается на регулярности и предсказуемости поведения действующих лиц; (2) манипуляция, которая основывается на частной договоренности их взаимных отношений; (3) адаптация, которая основывается на взаимном внимании и разных стратегиях, позволяющих обоим партнерам по общению испытать себя; (4) готовность к неожиданностям и непредсказуемости.

Основное достижение нашего анализа состоит в понимании, что каждому прагматическому стилю общения соответствует и модальность на когнитивном уровне. В результате важно подчеркнуть комплексность, если не гетерогенность, стратегий понимания на разных этапах антропологических исследований (начиная с собирания данных до создания новых форм знания).

Рискуя излишним обобщением, можно рассматривать интерактивную методiku, опробованную в настоящей статье на основе матерьяла П. Рабиноу, в качестве метатеоретической модели, описывающей эпистемологические позиции, действующие в социальных науках.

### Teise proovilepanek

Tänapäeva sotsiaalteaduste akadeemilises diskursuses, eriti sellistel erialadel nagu antropoloogia ja semiootika, on tavaks saanud vastandada strukturalistide vana (ja vanamoodsat) metoodikat ning postmodernistide ja poststrukturalistide epistemoloogilisi sõnavõtte. Strukturalism tugineb väidetavalt ideel, et seletades ära teatud kultuuriproducti sisemise ehituse, on võimalik mõista selle tähendust väliselt — ja seega objektiivselt — vaatepunktilt. Vähemalt humanitaarteadused lähenevad tänapäeval kultuuriproductile täiesti vastupidiselt, teadvustades teravalt kõigi productide täielikku vastastikkust sõltuvust.

Siiski osutub taoline lihtsakoeline vastandus hetkel läbiviidava teadustegevuse praktikate kontekstis ebapiisavaks. Käesolevas artiklis tuuakse näiteks ameerika antropoloogi Paul Rabinow kirjeldus tema esimesest uurimisreisist välismaale: *Reflections on Fieldwork in Morocco*. Analüüs põhineb semiootilisel suhtlusmudelil, mis konstrueeritakse antropoloogi ja tema informantide poolt erinevates kontekstides ja situatsioonides võetud hoiakute uurimisel. Võime eristada nelja peamist režiimi: (1) programmeerimine, mis põhineb tegelaste käitumise regulaarsusel ja etteennustatavusel; (2) manipuleerimine, mis põhineb nende vastastikuste suhete osalisel kokkuleppelisusel; (3) kohandumine, mis tugineb vastastikusel tähelepanelikkusel ja mitmesugustel strateegiatel, mis lubavad

mõlemal suhtluspartneril teineteist proovile panna; (4) valmisolek ootamatuks ja etteennustamatuks.

Käesoleva analüüsi peamine saavutus seisneb arusaamises, et igale pragmaatilisele suhtlusstiilile vastab ka modaalsus kognitiivsel tasandil. Selle tulemusena on oluline rõhutada antropoloogiliste uuringute erinevatel astmetel (alates andmekogumisest kuni uute teadmise vormide loomiseni) esinevate teadmisstrateegiate kompleksust — kui mitte heterogeensust. Riskides liigse üldistamisega, võib käesolevas artiklis P. Rabinow' materjali põhjal läbi katsetatud interaktiivset metoodikat käsitleda kui metateoreetilist mudelit, mis kirjeldab sotsiaalteadustes tervikuna toimivaid epistemoloogilisi hoiakuid.